

I

LES SÉRIES

00

LE DRUIDE ET L'ENFANT

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

La pièce qui ouvre ce recueil est une des plus singulières et peut-être la plus ancienne de la poésie bretonne. C'est un dialogue pédagogique entre un Druides et un enfant. Il contient une sorte de récapitulation, en douze questions et douze réponses, des doctrines druidiques sur le destin, la cosmogonie, la géographie, la chronologie, l'astronomie, la magie, la médecine, la métempsycose; l'élève demande au maître de lui chanter la série des nombres, depuis un jusqu'à douze, afin qu'il les apprenne. Chose extraordinaire, l'empire de l'habitude est si puissant en Basse-Bretagne, parmi le peuple des campagnes, que les mères, sans le comprendre, continuent d'enseigner à leurs enfants, qui ne l'entendent pas davantage, le chant mystérieux et sacré qu'enseignaient les druides à leurs ancêtres. Les difficultés qu'il présente sont telles, que je n'ose me flatter d'avoir toujours parfaitement réussi, soit dans ma traduction, soit dans les explications dont la pièce est suivie. Elle est particulièrement populaire en Cornouaille, où je l'ai entendu chanter pour la première fois à un jeune paysan de la paroisse de Nizon. Sa mère la lui avait apprise, me dit-il, pour lui former la mémoire; et, en effet, le chant est disposé de manière à offrir un excellent exercice de mnémotechnique. La même observation a été faite à Brizeux, dans la paroisse de Scær, où il a recueilli des variantes précieuses qu'il m'a communiquées,

et à M. l'abbé Henry, dans celle de Saint-Urien, où la pièce est connue sous le titre grotesque de *Vêpres des Grenouilles* (*Gasperou ar Raned*).

LE DRUIDE.

Tout beau, bel enfant du Druide ; réponds-moi ; tout beau, que veux-tu que je te chante ?

L'ENFANT.

— Chante-moi la série du nombre un, jusqu'à ce que je l'apprenne aujourd'hui.

LE DRUIDE.

— Pas de série pour le nombre un : la Nécessité unique, le Trépas, père de la Douleur ; rien avant, rien de plus.

Tout beau, bel enfant du Druide ; réponds-moi ; que veux-tu que je te chante ?

L'ENFANT.

— Chante-moi la série du nombre deux, jusqu'à ce que je l'apprenne aujourd'hui.

LE DRUIDE.

— Deux bœufs attelés à une *coque* ; ils tirent, ils vont expirer ; voyez la merveille !

AR RANNOU

— IES KERNE —

ANN DROUIZ.
Daik, mab gwenn Drouiz ; ore ;
Daik, petra fel d'id-de ?
Petra ganinn-me d'id-de.

AR BUGEL.
— Ken d'ia euz a eur rann,
Ken a oufenn breman.

ANN DROUIZ.
— Lieb rann ar lieh heb-ken :
Ankou, tad ann Anken ;
Netra kent, netra ken.

Daik, mab gwenn Drouiz ; ore ;
Daik, petra fel d'id-de ?
Petra ganinn-me d'id-de ?

AR BUGEL.
— Ken d'ia euz a zaou rann
Ken a oufenn breman.

ANN DROUIZ.
— Daou ejenn dioc'h eur gibi ;
O sachat, o souhetti ;
Edrec'hit ann estonil

LES SÉRIES.

5

Pas de série pour le nombre un : la Nécessité unique; le Trépas, père de la Douleur: rien avant, rien de plus.

Tout beau, bel enfant du Druides; que te chanterai-je?

L'ENFANT.

— Chante-moi la série du nombre trois, etc.

LE DRUIDE.

— Il y a trois parties dans le monde : trois commencements et trois fins, pour l'homme comme pour le chêne.

Trois royaumes de Merlin, pleins de fruits d'or, de fleurs brillantes, de petits enfants qui rient.

Deux bœufs attelés à une coque, etc.

La Nécessité unique, etc.

Tout beau, bel enfant, etc. Que te chanterai-je?

L'ENFANT.

— Chante-moi la série du nombre quatre, etc.

LE DRUIDE.

Quatre pierres à aiguiser, pierres à aiguiser de Merlin, qui aiguisent les épées des braves.

Trois parties dans le monde, etc.

Deux bœufs, etc.

La Nécessité unique, etc.

Tout beau, bel enfant... Que te chanterai-je?

Heb rann ar Red heb-ken :
Ankou, tad ann Anken;
Netra kent, netra ken.
Daik, mab gwenn Drouiz, ore; etc.

AN BUGEL.

— Kan d'in euz a dri rann, etc.

ANN DROUIE.

Tri rann er bed-man a vez :
Tri derou, ha tri divex,
D'ann den ha d'ann derv ivez.
Teir rouantelez Varsin :
Frouez melen ha bleun lirsin;
Bugaligou o c'hoarsin.

Daou ejenn dioc'h eur gili, etc.
Heb rann ar Red heb-ken, etc.
Daik, mab gwenn Drouiz, ore; etc.

AN BUGEL.

— Kan d'in a bevar rann, etc.

ANN DROUIE.

Pevar mean higolin,
Mean higolin da Varsin
Higolin klezeier vlin.
Tri rann er bed-man a vez, etc.
Daou ejenn dioc'h eur gili, etc.
Heb rann ar Red heb-ken, etc.
Daik, mab gwenn Drouiz; ore; etc.

4 CHANTS POPULAIRES DE LA BRETAGNE.

L'ENFANT.

— Chante-moi la série du nombre cinq, etc.

LE DRUIDE.

Cinq zones terrestres : cinq âges dans la durée du temps ;
cinq rochers sur notre sœur.

Cinq pierres à aiguiser, etc.

Trois parties dans le monde, etc.

Deux bœufs, etc.

La Nécessité unique, etc.

Tout beau, bel enfant... Que te chanterai-je ?

L'ENFANT.

— Chante-moi la série du nombre six, etc.

LE DRUIDE.

— Six petits enfants de cire, vivifiés par l'énergie de la
lune ; si tu l'ignores, je le sais :

Six plantes médicinales dans le petit chaudron ; le petit
main mêle le breuvage, son petit doigt dans sa bouche.

Cinq zones terrestres, etc.

Quatre pierres à aiguiser, etc.

Trois parties dans le monde, etc.

Deux bœufs, etc.

La Nécessité unique, etc.

Tout beau, bel enfant... Que te chanterai-je ?

AR BUGEL.

— Kan d'in euz a bemp rann, etc.

ANN DROUIZ.

Pemp gouriz ann douar ;

Pemp darn enn hoar ;

Pemp mean war hor c'hoar.

Pevar mean higolin, etc.

Tri rann er bed, etc.

Daou ejenn, etc.

Heb rann ar Red, etc.

Daik, mab gwenn Drouiz, ore ; etc.

AR BUGEL.

— Kan d'in euz a c'houec'h rann, etc.

ANN DROUIZ.

— C'houec'h mabik great e koar,

Poellet gand galloud roar ;

Ma n'ouez-te, me oar.

C'houec'h louzaouen er perik

Meska'r goter ra'r c'horrik ;

Enn he c'henou he vezik.

Pomp gouriz ann douar ; etc.

Pevar mean higolin, etc.

Tri rann er bed, etc.

Daou ejenn, etc.

Heb rann ar Red, etc.

Daik, mab gwenn Drouiz, ore ; etc.

LES SÉRIES.

5

L'ENFANT.

— Chante-moi la série du nombre sept, etc.

LE DRUIDE.

— Sept soleils et sept lunes, sept planètes, y compris la *Poule*. Sept éléments avec la farine de l'air (les atomes).

Six petits enfants de cire, etc.

Cinq zones terrestres, etc.

Quatre pierres à aiguiser, etc.

Trois parties dans le monde, etc.

Deux bœufs, etc.

La Nécessité unique, etc.

Tout beau, bel enfant... Que te chanterai-je?

L'ENFANT.

— Chante-moi la série du nombre huit, etc.

LE DRUIDE.

— Huit vents qui soufflent; huit feux avec le Grand Feu, allumés au mois de mai sur la montagne de la guerre.

Huit génisses blanches comme l'écume, qui paissent l'herbe de l'île profonde; les huit génisses blanches de la Dame.

Sept soleils et sept lunes, etc.

Six petits enfants de cire, etc.

Cinq zones terrestres, etc.

AN BUGEL.

— Kan d'in euz a seiz rann, etc.

ANN DROUIZ.

— Seiz heol ha seiz loar,

Seiz planeden gand ar lar,

Seiz elfen gand bleud ann ear.

C'houec'h mabik great e koar, etc.

Pemp gouriz ann douar, etc.

Pevar mean bigolin, etc.

Tri rann er bed, etc.

Daou ejenn, etc.

Heb rann ar Red, etc.

Daik, mab gwenn Drouiz, ore; etc.

AN BUGEL.

— Kan d'in euz a eiz rann, etc.

ANN DROUIZ.

— Eiz avel o c'houibannat;

Eiz tan gand ann Tantad,

E mis mae o menez kad.

Eiz onner wenn-kann-eon,

O puri enn enez don;

Eiz onner wenn d'ann itron.

Seiz heol ha seiz loar, etc.

C'houec'h mabik great e koar, etc.

Pemp gouriz ann douar, etc.

6 CHANTS POPULAIRES DE LA BRETAGNE.

Quatre pierres à aiguiser, etc.
 Trois parties dans le monde, etc.
 Deux bœufs, etc.
 La Nécessité unique, etc.
 Tout beau, bel enfant... Que te chanterai-je?

L'ENFANT.

— Chante-moi la série du nombre neuf, etc.

LE DRUIDE.

— Neuf petites mains blanches sur la table de l'airc, près de la tour de Lezarmeur, et neuf mères qui gémissent beaucoup.

Neuf korrigan qui dansent avec des fleurs dans les cheveux et des robes de laine blanche, autour de la fontaine, à la clarté de la pleine lune.

La laie et ses neuf marçassins, à la porte de leur bauge, grognant et fouissant, fouissant et grognant; petit! petit! petit! accourez au pommier! le vieux sanglier va vous faire la leçon.

Huit vents, etc.
 Sept soleils et sept lunes, etc.
 Six petits enfants de cire, etc.
 Cinq zones terrestres, etc.
 Quatre pierres à aiguiser, etc.
 Trois parties dans le monde, etc.

Pevar mean higolin, etc.
 Tri rann er bed, etc.
 Daou ejenn, etc.
 Heb rann ar Red, etc.
 Daik, mah gwenn Drouiz, ore; etc.

AN BUGEL.

— Kan d'in euz ar nao rann, etc.

ANN DROUIZ.

— Nao dornik gwenn war dol leur,
 E kichen tour Lezarmeur;
 Ila nao mamn o keina meur.
 E koroll, nao c'horrigan,
 Bleuvek ho bleo, gwisket gloan,

Kelc'h ar feunteun, d'al toar-gann.
 — Gouiz hag he nao forc'hellall,
 E toullik dor ann houc'hizal,
 O soroc'h'al, o ture'hial,
 O ture'hial, o soroc'h'al:
 Torc'h! torc'h! torc'h! d'ar wezen

[aval]

Ann houc'h koz d'ho tiocreal.
 Eiz avel o c'houbannat, etc.
 Seiz heol ha seiz loar, etc.
 C'houec'h mabik great e koar, etc.
 Pemp gouriz ann douar, etc.
 Pevar mean higolin, etc.
 Tri rann er bed, etc.

LES SÉRIES.

7

Deux bœufs, etc.

La Nécessité unique, etc.

Tout beau, bel enfant... Que te chanterai-je?

L'ENFANT.

— Chante-moi la série du nombre dix.

LE DRUIDE.

— Dix vaisseaux ennemis qu'on a vus venant de Nantes :
Malheur à vous! malheur à vous! hommes de Vannes!

Neuf petites mains blanches, etc.

Huit vents, etc.

Sept soleils et sept lunes, etc.

Six petits enfants de cire, etc.

Cinq zones terrestres, etc.

Quatre pierres à aiguiser, etc.

Trois parties dans le monde, etc.

Deux bœufs, etc.

La Nécessité unique, etc.

Tout beau, bel enfant... Que te chanterai-je?

L'ENFANT.

— Chante-moi la série du nombre onze, etc.

LE DRUIDE.

— Onze Prêtres armés, venant de Vannes, avec leurs épées
brisées;

Daou ejenn, etc.

Heb rann ar Red, etc.

Daik, mab gwenn Drouiz; ore; etc.

AR BUGEL.

— Kan d'in euz a zek rann, etc.

ANN DROUIZ.

— Dek lestr tud gin a welet

O tonet euz a Naoped :

Goa! c'hui; goa! c'hui, tud Gwenned !

Nao dornik gwenn war dol leur, etc.

Eiz avel o c'houbannat, etc.

Seiz heol ha seiz loar, etc.

C'houec'h mabik great e koar, etc.

Pemp gouriz ann douar, etc.

P'evr mean higolin, etc.

Tri rann er bed, etc.

Daou ejenn, etc.

Heli rann ar Red, etc.

Daik, mab gwenn Drouiz; ore; etc.

AR BUGEL.

— Kan d'in euz unnek rann, etc.

ANN DROUIZ.

— Unnek Belek houarneset,

O tonet euz a Wened,

Gand ho c'hlezeier torret;

8 CHANTS POPULAIRES DE LA BRETAGNE

Et leurs robes ensanglantées; et des béquilles de coudrier;
de trois cents plus qu'eux onze.

Dix vaisseaux ennemis, etc.

Neuf petites mains blanches, etc.

Huit vents, etc.

Sept soleils, etc.

Six petits enfants de cire, etc.

Cinq zones terrestres, etc.

Quatre pierres à aiguïser, etc.

Trois parties dans le monde, etc.

Deux bœufs, etc.

La Nécessité unique, etc.

Tout beau, bel enfant du druide; réponds-moi, que veux-tu
que je te chante?

L'ENFANT.

— Chante-moi la série du nombre douze, jusqu'à ce que je
l'apprenne aujourd'hui.

LE DRUIDE.

— Douze mois et douze signes⁴; l'avant-dernier, le Sagit-
taire, décoche sa flèche armée d'un dard.

Les douze signes sont en guerre. La belle Vache, la Vache
Noire qui porte une étoile blanche au front, sort de la Forêt des
Dépouilles;

Hag ho rochedou goudek;
Prenn-kolvez da vaz-loaek;
Euz a dri c'hant ho unnek.
Dek lestr tud gin, etc.
Nao dornik gwenn, etc.
Eiz avel, etc.
Seiz heol, etc.
C'houec'h mabik great e koar, etc.
Pemp gouriz ann douar, etc.
Pavar man higolin, etc.
Tri rann er bed, etc.
Daou ejenn, etc.
Heb rann ar Red, etc.
Daik, mab gwenn Drouiz, ore,

Daik, petra sel d'id-de
Petra ganinn-me d'id-de?

AR BOGEL.

— Kan d'in euz zaouzek rann,
Ken a oufenn breman.

ANN DROUIZ.

Daouzek miz, daouzeg arouez,
Ann diveza-andivez,
Saezer, bellink flimm he saez.

Daouzeg arouez en emzraill.
Ar Vuc'h gen, ar Vuc'h Zu-baill,
O tonet oc'h Koad-ispail;

⁴ Dans le zodiaque.

LES SÉRIES.

9

Dans sa poitrine est le dard de la flèche; son sang coule à flots; elle beugle, tête levée :

La trompe sonne; feu et tonnerre; pluie et vent; tonnerre et feu; rien; plus rien; ni aucune série!

Onze prêtres armés, etc.

Dix vaisseaux ennemis, etc.

Neuf petites mains blanches, etc.

Huit vents, etc.

Sept soleils, etc.

Six petits enfants de cire, etc.

Cinq zones terrestres, etc.

Quatre pierres à aiguiser, etc.

Trois parties dans le monde, etc.

Deux bœufs, etc.

Pas de série pour le nombre un; la Nécessité unique, le Trépas, père de la Douleur; rien avant, rien de plus.

NOTES

Les Druides, on le sait, étaient les instituteurs de la jeunesse. Ils avaient, dit César, un nombre immense de disciples¹; l'enseignement qu'ils leur donnaient était oral et non écrit. Ils faisaient apprendre par cœur une multitude de vers sur les dieux, l'immortalité de l'âme et son passage d'un corps à un autre après la mort; les astres et les révolutions sidérales; le monde, la terre, et la mesure de l'un et de l'autre; enfin toutes les choses de la nature². Leurs leçons étaient traditionnelles

Flemm ar zaes ann he c'here'hen,
He good o redog oc'hpeun;
O viejal hi, sonn he fenn.

Korn o son boud: tan ha taran;
Glae hag avel, taran ha tan!
Tra ken mui-ken; tra na rann!

Unnek betek bouarneset, etc.
Dek lestr tud gin a wolel, etc.
Nao dornik gwann, etc.

Eiz avel, etc.
Seiz heol, etc.
C'houec'h mahik great e koar, etc.
Pemp gouriz ann douar, etc.
I'var meañ higolin, etc.
Tri rann er bed, etc.
Daou ejenn, etc.
Heb rann, ar Red heb-ken
Ankou, tad ann anken,
Netra kent, netra ken.

¹ Ad hos magnus adolescentium numerus disciplinæ causa concurrat. (*De bello gallico*, lib. VI.)

² Magnam numerum versuum... Mûka de sideribus et eorum motu, de mundi ac terrarum magnitudine, de rerum natura, etc. (*Ibid.*)

et sous forme de dialogue¹. Diogène Laërce complète le témoignage de César en disant qu'ils y employaient souvent l'énigme². Il nous prouve en outre, par une citation, que leur rythme privilégié était le tercet, ou strophe de trois vers monorimes. Le chant armoricain offre donc, quant au fond et quant à la forme, les caractères généraux des leçons des Druides; on y retrouve les principales données de leur enseignement; il présente la même méthode technique, à savoir le dialogue et le tercet, et les *énigmes* n'y manquent pas; essayons de les deviner.

I. *L'Unité nécessaire*, que le maître identifie avec la *Mort*³, pourrait être la divinité dont César rend le nom celtique par *Dis*, dieu des ombres chez les Romains. Les Gaulois, d'après les Druides, le regardaient comme le chef de leur race, et l'appelaient leur Père⁴. C'est peut-être aussi le Destin, le *Fatum*, dieu suprême de la plupart des peuples de l'antiquité.

II. Les *deux bœufs* sont probablement ceux de Hu-Gadarn, divinité des anciens Bretons. La mythologie celtique, en partie conservée dans les poèmes de quelques bardes gallois, nous apprend qu'ayant traîné hors des eaux du déluge, au moyen de fortes chaînes, un crocodile monstrueux qui avait été la cause de la submersion de l'univers, l'un mourut de fatigue, l'autre de chagrin de la perte de son compagnon⁵. La *coque*⁶ qu'ils tirent après eux avec tant d'efforts serait celle du crocodile.

III. Les *trois vies* et les *trois morts* de l'homme semblent rentrer dans les *trois sphères d'existence* de la mythologie bardique: « Je suis né trois fois, » dit Taliésin⁷.

Je ne sais si, en prêtant la même destinée à l'homme et au chêne, le poète armoricain n'entendrait pas plutôt parler des Druides, dont cet arbre était le symbole, que de l'arbre lui-même. Le témoignage de Taliésin viendrait encore à l'appui de cette opinion: « *Chêne* est mon nom, » dit-il⁸.

Les *trois royaumes de Merlin* paraissent correspondre avec la troisième sphère mythologique des traditions galloises, celle de la *Béatitude*⁹.

Le Merlin, auquel sont soumis les trois royaumes célestes dont il est ici question, n'est, on le sent bien, ni le barde guerrier, ni le devin de ce nom; il est difficile de ne pas voir en lui une divinité celtique¹⁰.

IV. Les *quatre pierres à aiguiser* que le poète armoricain lui prête se réduisent à une seule dans les traditions galloises, qui les mettent au nombre des treize talismans dont Merlin fit présent aux Bre-

¹ Disputant, et juvenuti tradunt. (*De bello gallico.*)

² *Præmia*, p. 5, liv. C., sect. vi.

³ En breton, *Ankon*; en gallois, *Angen*; en cornique, *Ankonin*, mourir et *oublier* (cf. avec l'armoricain *Ankonnac'haat*).

⁴ Galli se omnes ab Dite patre prognatos prædicant, idque ab Druidibus præditum dicunt. (*Lib. VI.*)

⁵ *Mygrian*, *Archæology of Wales*, t. II, p. 57 et 74.

⁶ *Kib*, boîte, coque, pot (*Le Gonidec, Dict.*, p. 89); pluriel, *Kibou*, *Kibi*, cercles. En gallois *kiu* signifie vaisseau, coque, cosse d'un fruit, coquille. (*F. Owen, Welsh dictionary.*)

⁷ *Mygrian*, *Arch. of Wales*, t. I, p. 78.

⁸ *Ibidem*, p. 30.

⁹ *Kylch y Gwynfyd* (cf. l'armor. *Gwynvidiges*).

¹⁰ Pour les preuves je prends la liberté de renvoyer le lecteur à mon livre intitulé: *Mygrian ou l'enchanter Merlin*, p. 8 et suiv. et aux fragments n° VIII du présent recueil.

LES SÉRIES.

11

tons. « Cette pierre, disent-elles, vint en héritage à Tudno Tedgled, fils de Jud-Hael, chef armoricain. Il suffisait d'y passer légèrement les épées des braves pour qu'elles coupassent même l'acier; mais, loin d'aiguiser celles des lâches, elle les réduisait en poussière. De plus, quiconque était blessé par la lame qu'elle avait aiguisée mourait subitement ¹. »

V. Les cinq zones de la terre étaient connues des anciens bardes, comme les trois parties du monde. Un poème attribué à Taliésin, et qui présente plusieurs points d'analogie avec le chant armoricain, offre la preuve de ce fait. « La terre, dit-il, a cinq zones et se divise en trois parties: la première est l'Asie; la seconde, l'Afrique; la troisième, l'Europe ². »

Je ne vois pas qu'elle est cette sœur emprisonnée sous cinq rochers. Il est possible qu'il y ait quelque rapport entre elle et la personne à laquelle Merlin donne le même nom dans ses poésies.

VI. Les enfants de cire jouaient un grand rôle dans la sorcellerie du moyen âge. Quiconque voulait faire tomber son ennemi en langueur fabriquait une petite figure de cette espèce et la donnait à une jeune fille, qui la portait emmaillottée durant neuf mois dans son giron; les neuf mois révolus, un mauvais prêtre baptisait l'enfant, à la clarté de la lune, dans l'eau courante d'un moulin. On lui écrivait au front le nom de la personne qu'on voulait faire mourir, au dos le mot *Belial*, et le sortilège ne manquait jamais d'opérer. Il fut pratiqué par le comte d'Étampes, aidé d'un moine noir, contre le comte de Charolais, en 1463 ³, et fait le sujet de plusieurs anciennes ballades bretonnes.

Sauf la cérémonie du baptême, remplacé, dans le chant breton, par l'action de la lune, je ne vois rien dans ce maléfice, pas même le nom de *Belial*, peu différent du celtique *Bel*, qui puisse l'empêcher de remonter aux Druides et de répondre au sortilège dont notre chant réveille l'idée. Mais pourquoi six enfants de cire plutôt que tout autre nombre?

Je vois mieux la raison des six plantes médicinales du bassin qu'un nain a mission de mêler. Les plantes dont il est ici question jouaient un grand rôle dans la pharmacie des Druides et des anciens bardes; mais les historiens latins n'en comptent que cinq, savoir: le sélage, la jusquiame, le samolus, la verveine et le gui de chêne, tandis que les poèmes mythologiques des Cambriens en nomment six, en joignant aux plantes désignées la primevère et le trèfle, à l'exclusion du gui, qui servait sans doute à d'autres usages. Selon eux, c'étaient les ingrédients d'un bassin pareil à celui du chant armoricain; comme lui, surveillé par un nain et contenant le breuvage du savoir universel. Trois gouttes du philtre magique ayant rejailli, disent les bardes, sur la main du nain, il porta naturellement le doigt à ses lèvres, et aussitôt tous les secrets de la science se dévoilèrent à ses yeux ⁴. C'est pourquoi le nain du poème armoricain a aussi le doigt dans la bouche.

VII. La division des éléments en sept, comme les planètes, les nuits et les jours, offre quelque chose de surprenant; c'était celle des anciens

¹ Jones, *Bardic mss.*, n° 47.

² *Myvyrian, Arch. of Wales*, t. I, p. 25.

³ Voyez, pour les détails, l'élégante et populaire *Histoire des Ducs de Bourgogne*, par M. de Barante, t. VII, p. 46.

⁴ *Myvyrian, Arch. of Wales*, t. I, p. 17 et 5.

Bretons. Taliésin, outre la terre, l'eau, l'air et le feu, y comprend les atomes, ainsi que notre poète, et y joint les brumes et le vent, sous-entendus par celui-ci ¹.

VIII. Les *huit feux* rappellent les feux perpétuels qu'entretenaient les Druides dans certains temples de l'île de Bretagne, en l'honneur d'une déesse que Solin, poussé par la manie d'assimiler les divinités celtiques aux dieux des Grecs et des Romains, confond avec Minerve²; mais il ne mentionne pas le nombre de ces feux. Un poème gallois, où l'on fait deviser Merlin et Taliésin, en nomme sept. « Il y a, dit l'auteur, sept feux supérieurs, symbole de sept batailles sanglantes³. Cette montagne de la guerre, où sont allumés les feux dont parle le poète armoricain, ne paraît pas sans rapport avec le témoignage du barde cambrien. Le huitième feu, le feu principal semble être le *Bel-tan* que les Celtes d'Irlande allumaient sur les montagnes en l'honneur du soleil, au mois de mai, précisément à l'époque indiquée dans le poème breton.

Un des plus anciens bardes gallois, Avaon, fils de Taliésin, passe pour avoir composé une hymne pyrolatrique où il chante le char du soleil et ses blonds coursiers, sous la figure du feu sacré :

« Il s'élançait impétueusement, le feu aux flammes rapides et dévorantes! Nous l'adorons plus que la terre! Le feu! le feu! comme il monte d'un vol farouche! comme il est au-dessus des chants du barde! comme il est supérieur à tous les autres éléments! Dans les guerres, il n'est point lent!... Ici, dans ton sanctuaire vénéré, ta fureur est celle de la mer; tu t'élèves; les ombres s'enfuient! Aux équinoxes, aux solstices, aux quatre saisons de l'année, je te chanterai, juge brûlant, guerrier sublime, la colère profonde ⁴! »

Les *huit génisses blanches de la Dame*, qui paissent l'herbe de l'île, peuvent ne pas être sans rapport avec les génisses blanches consacrées à une déesse celtique, adorée dans l'île de Mon, à l'époque où vivait Tacite. Si l'épithète de *don*, profonde, par laquelle le poète armoricain qualifie l'île dont il parle, était une altération du mot *Mon*, l'identité serait parfaite. Quoi qu'il en soit, *Ints Mon* signifie « l'île de la Génisse » dans le dialecte breton du pays de Galles⁵.

IX. Une antique tradition relative aux côtes d'Aber-Vrac'h, en Armorique, mentionnée par un chroniqueur du quinzième siècle, et par d'autres écrivains bretons, me semble de nature à éclaircir la strophe des *neuf petites mains blanches* exposées sur la table de pierre, au pied de la tour de Lezarmeur, et des *neuf mères qui gémissent*. « Selon cette tradition, dit Pierre le Baud, on immolait jadis des enfants à une fausse divinité, sur un autel d'Aber-Vrac'h, dans un lieu appelé *Porz Keinan*, c'est-à-dire le Port des Lamentations, à cause des gémissements que poussaient les mères des victimes. ⁶ »

¹ *Myvyrian*, t. I, p. 33.

² Solin, *Polyhistor.*, c. p. xxii.

³ *Myvyrian*, *ibid.*, p. 49.

⁴ *Ibidem*, p. 43.

⁵ Owen, *Welsh dict.*, t. II, p. 351.

⁶ Cf. Grégoire de Rostrenen, *Dict.*, p. 360, et d. m. Le Pelletier, *Dict.*, col. 476.

LES SÉRIES.

15

Les neuf *Korrigan* qui dansent à la clarté de la *pleine lune* autour de la fontaine sont les neuf *Karrigan*, ou vierges consacrées, des Armoricains, que Pomponius Mela dit prêtresses de l'île de Sein¹. Mais pourquoi dansent-elles à la clarté et peut-être en l'honneur de la lune? Probablement parce que la lune était leur divinité. Arthémidore, cité par Strabon, assure que, dans une île voisine de l'Armorique, on lui rendait un culte sous le nom de *Koré* ou *Kori*². Il ne dit pas le nom de l'île; mais comme, en plein dix-septième siècle, « c'était une coutume reçue dans l'île de Sein de se mettre à genoux devant la nouvelle lune et de réciter en son honneur l'oraison dominicale³, » il y a toute raison de penser qu'Arthémidore veut parler de l'île en question. Au culte de la lune se rattachait peut-être celui des fontaines; ainsi s'expliquerait la ronde des *Korrigan*. Dans la même île où l'on s'agenouillait devant la nouvelle lune, « on avait coutume de faire, le premier jour de l'an, un sacrifice aux fontaines, chacun offrant un morceau de pain couvert de beurre à celles de son village⁴. »

J'arrive à la plus bizarre série du chant armoricain : *la laie, ses marcassins* et *le vieux sanglier* qui les instruit sous un pommier.

Le double symbole mythologique de cet arbre et de ces animaux remonte à une époque très-reculée. Une médaille bien connue, publiée par Montfaucon, représente un sanglier et une laie au pied de deux pommiers confondant leurs rameaux. S'il faut en croire l'historien de la première église chrétienne élevée dans l'île de Bretagne, la laie et les pommiers auraient été l'objet du culte des insulaires païens. « L'endroit, dit-il, où fut bâtie l'église s'appelait l'antique sanctuaire du pommier. Au milieu s'élevait un de ces arbres, et dessous une laie allait ses petits⁵. »

Un autre hagiographe du douzième siècle, parlant de la conversion des Bretons au christianisme, ajoute : « Un ange apparut en songe à l'apôtre du midi de l'île de Bretagne, et lui tint ce langage : Partout où tu trouveras une laie couchée avec ses petits, tu bâtiras une église en l'honneur de la sainte Trinité⁶. »

Deux poèmes politiques attribués à Merlin éclairent encore mieux le sujet. Le premier est intitulé *la Pommeraie*; le second a pour titre *les Marcassins*. Ces animaux figurent dans l'un et dans l'autre, et le barde les conseille de la même manière que le vieux sanglier instruit ceux du poème armoricain. L'épithète d'*intelligents* et d'*éclairés* qu'il leur donne, le nom de *poète des sangliers*, dont un barde du treizième siècle s'honore, ne permet pas de se méprendre sur le sens de l'expression métaphorique employée par Merlin. C'est évidemment à des disciples qu'il est censé parler.

« Pommiers élevés sur la montagne, dit-il dans une invocation aux arbres sous lesquels il se tient; ô vous, dont j'aime à mesurer le tronc, la croissance et l'écorce, vous le savez, j'ai porté le bouclier sur l'épaule

¹ V. l'introduction de ce recueil.

² Strabon, lib. IV, p. 190.

³ *Vie de Michel le Noblet*, par le P. de Saint-André, p. 188.

⁴ *Ibidem*, p. 186.

⁵ Guillelmus Malnesburiensis, *Antiquitates Ecclesie Gloucestrie*, (Gale, p. 395.)

⁶ Liber Laudavensis. *Vita Dubricii*, p. 239.

et l'épée sur la cuisse; j'ai dormi mon sommeil dans la forêt de Kellidon¹ ! »

Puis il ajoute : « Écoute-moi, cher petit marcassin, toi qui es doué d'intelligence, entends-tu les oiseaux? comme l'air de leurs chants est gai² ! »

Ailleurs il lui donne des conseils, et, chose digne de remarque, chacune des strophes de sa leçon débute par la formule doctorale qu'on vient d'entendre, comme chaque partie de la leçon de notre Druide à son élève par l'injonction pédagogique qu'on a lue :

« Écoute-moi, cher petit marcassin, dit-il, petit marcassin intelligent, ne va point fourir à l'aventure, au haut de la montagne; fouis plutôt dans les lieux solitaires, dans les bois fourrés d'alentour... » Sans insister, je conclus que le symbole étrange du chant armoricain cache la même réalité humaine que la figure des poèmes gallois.

X-XI. Avec les dix vaisseaux ennemis arrivant de Nantes dans la capitale des Vénètes, pour le malheur des habitants, avec les onze *Bélek* ou Prêtres, débris de trois cents, qui reviennent de Vannes, où ils ont été vaincus, comme l'atteste leur bâton de coudrier, symbole celtique de la défaite³, nous semblons quitter le domaine de la mythologie pour entrer dans celui de l'histoire. Mais d'abord quelle est la vraie signification du mot *bélek*? S'il veut dire *prêtre* en général, aujourd'hui, il avait, au quatrième siècle, une signification plus précise, il indiquait un ministre du dieu *Bel*. Le témoignage d'Ausone est formel. Il croit faire honneur à un professeur de rhétorique de son temps en lui disant : « O toi, qui, né à Bayeux, descends d'une famille de Druides, tu tires ton origine sacrée du temple de Belen; à ce dieu devaient leur nom ceux qui étaient ses ministres, comme tes ancêtres⁴. » Ce fait admis, me serait-il permis de hasarder une hypothèse? On sait que la flotte de César partit de la Loire⁵, et peut-être de Nantes même, pour venir attaquer la capitale des Vénètes; on sait qu'il anéantit leur puissance maritime, qu'il vendit à l'encan tous ceux dont il put se rendre maître, qu'il fit égorguer leur sénat et leurs prêtres. Les dix vaisseaux ennemis mentionnés par le poète armoricain ne représenteraient-ils pas la flotte romaine tout entière, et les onze *bélek* fugitifs, les débris dispersés du collège druidique? César dit, à la vérité, que les Druides étaient étrangers à la guerre, et ceux-ci sont armés; mais il dit aussi qu'à la mort de l'archidruide, ils mettaient souvent l'épée à la main pour disputer l'autorité suprême⁶; à plus forte raison durent-ils prendre les armes pour défendre leur patrie en danger.

XII. Quoi qu'il en soit, il est curieux de voir le poète armoricain re-

¹ *Negyrian*, t. I, p. 150.

² *Ibid.*, p. 155.

³ Reddidit Alfred Mactiernus filius Gestia monachiam sancti Saluatoris (quam iniuste per vim tenebat), in manu abbatis cum *virga coristina* ante Salomonem regem totius Britanniam marisque partis Galliarum. (Cartularium Rotonense; ad ann. 847; D. Morice, *Preuves*, t. I, p. 306 F. aussi sur le même symbole, dans Owen, *Dictionnaire*, t. I, p. 254.)

⁴

Tu Bajocasis stirpe Druidarum ratus;
Beleni sacratum ducis e templo genus
Et inde vobis nomina. (Auson., *Profess.*, 4.)

⁵ Naves ædificari in flumine Ligeri jubet. (Lib. VI.

⁶ De principatu armis contendunt. (*Ibid.*)

LES SÉRIES.

15

garder la mort violente des prêtres du dieu Bel comme le présage de la révolution des douze signes du zodiaque et même de la fin du monde. Il est curieux de le voir donner pour présage de cet événement le meurtre de la *Vache sacrée* des Bretons, de « la vache noire à l'étoile blanche, » ainsi que la désigne expressément un ancien barde gallois; de la vache « vigoureuse, vigilante, bonne, belle entre toutes, sans laquelle le monde périrait ¹. » Nous voyons, au quatorzième siècle, un poète cambrien, qui survécut à la persécution de ses confrères, peindre en traits prophétiques le soleil détourné de sa course et perdu dans les airs, les astres désertant leur orbe et tombant, comme une conséquence de la chute des bardes nationaux, et nous l'entendons s'écrier, avec désespoir : « C'est la fin du monde ! » Cette concordance de doctrine est frappante. Évidemment l'auteur cambrien connaissait une partie des secrets dont l'Armoricain fait un si pompeux étalage, et il avait puisé au même courant traditionnel. Les bardes gallois du moyen âge, il ne faut pas l'oublier, étaient les descendants convertis des Druides, prêtres du dieu Bel, et les paysans du Gladmorgan, sans comprendre la portée du terme, donnent encore à ceux d'aujourd'hui le nom très-caractéristique d'*inities de la vallée de Belen* ². Le barde armoricain le mériterait bien plus.

Mais il est un fait qui donne à son œuvre une grande importance; c'est qu'il en existe une contre-partie latine et chrétienne. Je la trouve dans un recueil de cantiques bretons du moyen âge, réédité, en 1850, par Tanguy Guéguen, prêtre, le même qui publia la troisième édition du *Grand mystère de Jésus* ³, et on la chantait encore, il y a peu d'années, au séminaire de Quimper. Le fait dont je parle prouve que les premiers apôtres des Bretons firent aux monuments de la poésie païenne de ce peuple la même guerre habile et une guerre du même genre qu'aux monuments matériels de sa religion. On savait déjà que, dans tout ce qui n'était pas en opposition directe avec le dogme catholique, ils s'étaient plutôt efforcés de transformer que de détruire, fidèles aux instructions du pape saint Grégoire le Grand, qui leur avait dit : « Retrancher tout à la fois, dans ces esprits incultes, est une entreprise impossible, car qui veut atteindre le faite doit s'élever par degrés et non par élans... Gardez-vous donc de détruire les temples; détruisez seulement les idoles et remplacez-les par des reliques. »

Les missionnaires transportèrent donc la forme, le rythme, l'air, la méthode élémentaire, toute l'enveloppe du chant païen dans la contre-partie chrétienne; l'enseignement seul fut changé. L'apôtre emprunte au Druides son système pour le combattre. Si l'un tire de ses poèmes sacrés la doctrine qu'il inculque à ses disciples, au moyen des douze premiers nombres, l'autre, adoptant les mêmes chiffres, attache à chacun d'eux une vérité tirée de l'Ancien ou du Nouveau Testament que les jeunes néophytes retiendront aisément par l'effet

¹ *Mygrien*, t. I, p. 74, 75 et 80.

² Ed. Williams, *Poems*, t. II, p. 161.

³ *An noevlon sac'ha*, etc., an oll amant-t' gant Tanguy gueguen, beloc. Quemper Laurentin MDCL, p. 106.

des répétitions. Les douze points qu'il enseigne sont : qu'il y a un Dieu, deux Testaments, trois grands prophètes, quatre évangélistes, cinq livres de Moïse, six cruches qu'on porta aux noces de Cana (souvenir du premier miracle de Jésus-Christ), sept sacrements, huit béatitudes, neuf chœurs d'anges, dix commandements de Dieu, onze étoiles qui apparurent à Joseph, enfin, douze apôtres.

Comme dans le breton, le disciple interroge le maître, qui, à chaque nombre nouveau, répète en sens inverse les nombres précédents, savoir : le deux et l'un après l'unité ; le trois, le deux et l'unité après le trois ; le quatre, le trois, le deux et l'unité après le quatre, et ainsi de suite jusqu'au bout, où il reprend les douze nombres sans s'arrêter, toujours en sens inverse.

Voici, du reste, le texte latin, d'après une copie que je dois à M. l'abbé Henry, et qui est plus complète que la rédaction imprimée par Guéguen :

— Dic mihi quid unus ?

— Unus est Deus
Qui regnat in caelis ¹.

— Dic mihi quid duo ?

— Duo sunt testamenta,
Unus est Deus
Qui regnat in caelis.

— Dic mihi quid sunt tres ?

— Tres sunt patriarchæ ;
Duo testamenta ;
Unus est Deus
Qui regnat in caelis.

— Dic mihi quid quatuor ?

— Quatuor evangelistæ ;
Tres sunt patriarchæ, etc.
Unus est Deus, etc.

— Dic mihi quid quinque ?

— Quinque libri Moysis ;
Quatuor evangelistæ, etc.
Unus est Deus, etc.

— Dic mihi quid sunt sex ?

— Sex sunt hydriæ
Positæ
In Cana Galilee.
Quinque libri Moysis, etc.
Unus est Deus, etc.

— Dic mihi quid septem ?

— Septem sacramenta ² ;

¹ Le refrain, selon Tanguy Guéguen, était
Unus est Christus
Qui regnat Deus.

² Var. de Guéguen : Septem candelabra
Aute Deum lucentia.

LES SÉRIES.

17

Sex hydrim, etc.

Unus est Deus, etc.

— Dic mihi quid octo?

— Octo beatitudines;

Septem sacramenta, etc.

Unus est Deus, etc.

— Dic mihi quid novem?

— Novem angelorum chori;

Octo beatitudines, etc.

Unus est Deus, etc.

— Dic mihi quid decem?

— Decem mandata Dei;

Novem angelorum chori, etc.

Unus est Deus, etc.

— Dic mihi quid undecim?

— Undecim stellæ

A Josepho visæ;

Decem mandata Dei, etc.

Unus est Deus, etc.

— Dic mihi quid duodecim?

— Duodecim apostoli;

Undecim stellæ

A Josepho visæ;

Decem mandata Dei,

Novem angelorum chori,

Etc., etc., etc.

Unus est Deus

Qui regnat in cælis.

La grande idée de l'unité divine est placée au début de la pièce chrétienne, et, revient à la fin de chaque strophe, jusqu'à la douzième, de même que le sombre dogme de la nécessité unique, de la douleur et de la mort, est ramené dans l'hymne païenne, comme origine et terme de toutes choses. Entre ces deux enseignements il y a l'immensité; le christianisme et le paganisme, la civilisation et la barbarie sont en présence, le Druides expose ses doctrines, et l'apôtre les combat; la jeune génération qui les écoute appartiendra au vainqueur. La lutte ayant cessé au sixième siècle, et les Armoricaïns étant presque tous devenus chrétiens à la fin de cette époque, comme l'histoire l'atteste², le monument païen qui nous occupe remonte à une date plus ancienne. Au moins la leçon du Druides à son disciple a-t-elle été donnée dans un temps où l'ordre avait encore des écoles en Armorique, et probablement par quelque prêtre de Belen, d'une de ces familles de Druides armoricaïns dont parle Ausone. La différence qu'il fait entre les ministres du culte béléniqne et les Druides proprement dits, est précisément ce qui me

¹ Duodecim articuli fidei. (Guéguen.)

² Procope, *Ap. Scriptores rerum Gallicarum*, t. II, p. 31. Cf. *Vita Melani*, ad finem, vi sæculi scripta. Bolland., t. I, n° 23, p. 4.

porte à croire que notre chant remonte, quant à l'inspiration, au commencement du cinquième siècle. Toutes les doctrines qu'il contient n'étaient pas celles des anciens Druides; on en chercherait vainement quelques-unes dans les témoignages antérieurs à la conquête romaine, tandis qu'elles se retrouvent, pour la plupart, dans les poèmes mythologiques des hardes cambriens leurs successeurs.

Aussi des voix tout à fait désintéressées et les plus compétentes en pareille matière, n'ont-elles pas hésité à ranger le dialogue armoricain et les chants bretons du même genre, parmi les monuments poétiques les moins douteux d'origine païenne¹.

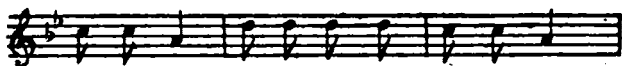
¹ Voir le rapport de M. Ampère sur les *Poésies populaires de la France*. (*Bulletin du comité des travaux historiques*, année 1833, p. 333.)

LES SÉRIES
(AR RANNOU)

Allegro.



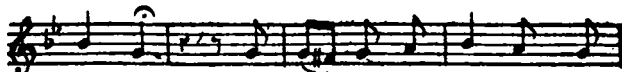
Da-ik, mah gwenn Drouiz; o - re; Da-ik, pe-tra



fell d'id-de? pe-tra ga-ninn-me d'id-de?



- Kan d'in euz a eur rann, Ken a ouf-enn



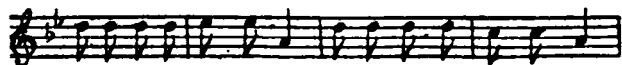
bre-man: - Heb rann ar Red heb ken: An-



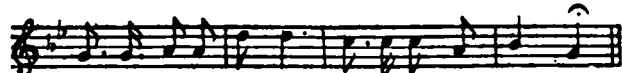
-kou, tad ann An ken; Ne-tra kent-ne



tra ken. - Da-ik, mah gwenn Drouiz; o - re;



Da-ik, petra fell d'id-de? pe-tra ganiun-me d'id-de?



- Kan d'ineuz a zaourann, Ken a ouf-enn bre-man.